

GUILLAUME
LE TOUZE

LA MORT DU
TAXIDERMISTE

ROMAN



**RENTREE
D'HIVER 2017**

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Taxidermiste, Bernard l'est devenu après d'autres métiers et une longue traversée que cette histoire révèle mais, lorsqu'il s'installe à Paris dans les années 1970, la vie s'est adoucie. Le silence et la minutie, l'imaginaire et l'observation sont des qualités primordiales pour exercer cette étrange profession qui consiste à redonner corps à la perte, à retrouver la posture souvent furtive qui parachève l'identité d'un animal. Dans son atelier se côtoient des oiseaux, des renards, quelques lémuriens auprès desquels se détache la longue silhouette d'une girafe oubliée là par son commanditaire.

Tout comme les êtres en ces lieux sont réinventés, la géographie d'une vie demeure pour cet homme une construction aléatoire que l'on peut maquiller pour ne jamais en faire état.

Est-ce pour cela que Marianne, sa fille aînée, est revenue vivre en Corse ? Seule dans un village de l'Alta Rocca, elle est allée chercher dans les replis du paysage la force de l'ancrage et la mesure du temps.

Si le thème de la filiation apparaît dans tous les livres de Guillaume Le Touze, celui-ci semble s'y adosser pour aborder cette fois l'identité sous le signe de la topographie. Car le personnage principal de ce roman est une île hérissée de monts et de blocs granitiques, une île habitée d'arbres millénaires enracinés en pleine mer.

GUILLAUME LE TOUZE

Guillaume Le Touze vit et travaille dans le Sud de la France. Il a obtenu en 1994 le prix Renaudot pour Comme ton père (éditions de l'Olivier).

Aux éditions Actes Sud, il a publié Dis-moi quelque chose (1999), Tu rêves encore (2001) et Attraction (2005).

DU MÊME AUTEUR

COMME TU AS CHANGÉ, éditions de l'Olivier, 1992.

COMME TON PÈRE (prix Renaudot), éditions de l'Olivier, 1994 ;
Points n° 130.

ÉTONNE-MOI, éditions de l'Olivier, 1997 ; Points n° 448.

DIS-MOI QUELQUE CHOSE, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 494.

TU RÊVES ENCORE, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 668.

ATTRACTION, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 1433.

Photographie de couverture : © Mattijn Franssen

© ACTES SUD, 2017
ISBN 978-2-330-07424-1

GUILLAUME LE TOUZE

La mort
du taxidermiste

roman

ACTES SUD

à Mathieu Le Touze

APRÈS L'ÉTÉ

La coïncidence des images avec les mots met son esprit en alerte. Marianne reconnaît instinctivement son cauchemar. Dans un état de conscience paradoxale, elle subit les assauts de créatures familières et maléfiques. L'espace confiné de la cabine est envahi d'images qui se déploient, immenses et vibrantes, sur les cloisons gainées de plastique. Le manège s'emballé, Marianne s'accroche de toutes ses forces pour ne pas tomber. Elle n'essaie pas de se réveiller, grisée par le malaise qui grandit en elle, entretient même le tourbillon qui l'emporte. Elle entre dans un puits, mais elle est aux aguets, sur le point de comprendre quelque chose d'essentiel. La réponse est proche, le mouvement ralentit, elle tend le bras, touche presque la vérité du bout des doigts lorsqu'elle se dérobe.

Tu dois partir... Qui que tu sois, tu dois t'en aller. Elle connaît ces mots par cœur. Quand par hasard ils lui reviennent dans la journée, ils n'ont rien de perturbant. Au grand jour, Marianne peut les mettre à distance, les dissocier des tourments de la nuit. Mais pour l'instant, le sol tangué et la course des apparitions nocturnes reprend son rythme effréné.

Marianne se cogne contre une paroi. Épuisée, elle détaille l'espace autour d'elle. Les murs clairs

et lisses, la moquette sombre, la couchette étroite, tout lui semble insolite. Lentement elle se souvient. Marianne regarde sa montre : 4 h 43. Ses muscles sont douloureux, mais elle doit faire l'effort de poser un pied par terre pour ne pas se rendormir. Après plusieurs longues gorgées d'eau, elle retrouve ses esprits. Dans la pénombre, le miroir lui renvoie le pâle reflet de son visage creusé par la peur. Elle s'approche de la glace, tente d'entrevoir ses yeux, masse ses pommettes du bout des doigts. Marianne sourit faiblement, les créatures qui président à ses cauchemars ont bien choisi le moment pour manifester leur vitalité. C'est pour leur échapper qu'elle a entrepris cette traversée, mais dans le huis clos de la cabine, le combat a revêtu une violence qu'elle n'avait pas eu à subir depuis longtemps. Elle n'avait pas prévu un tel acharnement.

Quelques mois auparavant, Marianne avait tenté de remplacer ce tumulte par un tourbillon de joie. C'était l'été. Sans qu'elle s'en rendît compte, les terrasses des cafés s'étaient animées, chacun profitait de la douceur du soir. Elle décida de rentrer dans le jeu, conjugua avec application plaisirs et divertissements insouciantes. Elle fit des rencontres, se promena en voiture décapotable et connut des soirées tendres, des nuits douces, des matins légers. Les cauchemars désertèrent ses nuits, Marianne se réveillait dans la fraîcheur d'un jour nouveau, reposée.

À la fin du mois d'août pourtant, à mesure que la durée du jour diminuait, une sorte d'appréhension avait pointé. Marianne savait ce que cela signifiait. Il lui faudrait être radicale, trouver un moyen plus efficace de tenir ses tourments à distance. Et lorsque, à l'automne, ses cauchemars étaient revenus, elle

s'était résolue à prendre une vraie décision. Il fallait partir.

Si Marianne en avait un jour parlé avec Antoine, elle saurait que son frère subit, lui aussi, les mêmes facéties de l'inconscient. Mais depuis l'enfance, ils entretiennent des relations distantes. Ce qu'ils partagent reste invisible.

Marianne est debout dans l'ouverture du cabinet de toilette, elle sent dans ses jambes ce très lent ronronnement de machine à coudre qu'elle connaît bien. Une main sur la poignée de la porte, elle se laisse envahir par les souvenirs, ces promesses de vacances, de retrouvailles entre cousins, les enfants du village, cette nature étrangement perçue dès son plus jeune âge comme une ressource, une force de vie tout à la fois sauvage et apaisante. Là-bas, Marianne n'est pas seule, elle vogue vers son histoire. Elle rentre chez elle, revient.

Marianne ne se rendort pas, autant monter sur le pont et guetter l'instant où l'île apparaîtra, l'horizon s'ouvrant pour la baigner de sa première lumière. En arrivant par la mer, elle accorde à ce regard initial une importance capitale. Il conditionne à lui seul la façon dont elle posera le pied sur le sol insulaire.

Sur le pont supérieur où elle pensait être seule, des silhouettes se découpent à l'abri du pavois. De la fumée monte de l'extrémité rougeoyante des cigarettes. Une certaine mélancolie a envahi la plateforme où sont assis des gens âgés, principalement des femmes, qui attendent. Marianne fait le tour du bastingage à la recherche d'une lueur dans l'obscurité mais, pour le moment, impossible de savoir où

se trouve la terre. Quelques rares étoiles percent à travers les nuages.

Le bourdonnement familier des conversations lentes et atones lui parvient, légèrement amorti par le vent du large. Les boucles de la phrase sont brèves, l'intonation tranchante, les hochements de tête, ceux de ses grands-tantes bavardant sur le pas de la porte. Chacune sait tout de tout, inutile d'en dire davantage. Sur un bateau ou ailleurs, les femmes parlent comme pour elles-mêmes. Marianne ne peut s'empêcher de se demander où les hommes sont passés. Pourquoi a-t-elle toujours connu des femmes seules ? Les hommes meurent. Disparus dans la nuit, ils habitent le maquis où ils réapparaissent parfois quand se lève la lune.

Marianne se rapproche maintenant de la confrontation qu'elle est venue chercher. Il n'y a que sur cette île qu'elle puisse trouver une façon d'être qui soit la sienne. Il ne s'agit pas de s'approprier le rôle de ses aïeules, la manière dont elles façonnèrent leur identité, mais leur présence tutélaire la guidera. Ici, elle peut s'inscrire dans une lignée qui murmure à son oreille une féminité qui lui convient. La Corse lui a été transmise. Si elle ne l'a pas choisie, du moins l'a-t-elle acceptée. À elle d'en faire une force plutôt qu'un fardeau. Comme toujours, le temps passe et la distance s'immisce entre les êtres, la part d'asservissement que peuvent recéler les relations humaines dans un village se dilue au fil des années. Aujourd'hui, les choses sont plus simples pour Marianne qu'elles ne l'étaient pour sa mère. Personne ne demande plus pourquoi ses ancêtres sont partis, la page est tournée. Seul son retour compte, il témoigne d'une fidélité à cette terre qu'elle partage depuis l'âge adulte

avec tous ceux qu'elle y croise. Nul ici n'émaille de mots ce lien puissant qui le rattache aux autres, une évidence secrète.

De faibles lumières apparaissent au loin dans le moutonnement végétal du maquis. Comme une nuée de papillons, les femmes se lèvent pour s'approcher du bastingage, là où sont apparues les premières lueurs de vie. Le cauchemar de Marianne est loin, désormais. Quelque part dans la densité du feuillage, des humains, elle le sait, ont coupé des arbres, arraché des broussailles et repoussé les rochers pour s'installer. Au loin, sous les étoiles, les ancêtres font signe. Des hommes s'éveillent avant le jour et ne tarderont pas à monter nourrir leurs bêtes. La porte ouverte, pénétrant l'aube, chacun sort avec prudence. Il faut vivre avec les esprits qui peuplent le maquis, entretenir avec eux une paix lentement acquise, préserver la frontière du dedans et du dehors. Ceux qui savent tout du début et de la fin des choses savent aussi que celui qui s'écarte des croyances qui le protègent devient fou. Avant de s'engager sur le chemin qui s'enfonce dans la profondeur végétale, il s'agit de vérifier que la voie est libre. Au centre de la placette conquise sur la forêt, la gelée matinale dessine des motifs en piquant de blanc les brins d'herbe, tandis que, sous le couvert des chênes et des arbousiers, le sol est d'un brun intense.

Jamais Marianne ne parvint à partager cette perception de l'île avec ceux qu'elle y emmena. Le malentendu s'inscrivait à la source puisque cette terre que ses ancêtres avaient façonnée, travaillée pour survivre n'était pour eux qu'une destination estivale à la

mode. Le souvenir le plus pénible pour Marianne est sans doute celui d'un voyage avec son frère et sa compagne, avant la naissance de leur fils. Lorsqu'Antoine voulut emmener Pia en Corse, il se rendit compte qu'il avait déjà abandonné l'île depuis un moment. Il proposa donc à sa sœur de les accompagner afin qu'elle leur montrât des endroits à l'écart des circuits touristiques. Dans un élan de naïveté qu'elle se reprocha ensuite, Marianne espérait convoquer avec son frère quelque chose de son intimité la plus précieuse, mettre au jour ce qui les reliait.

Le premier soir, Marianne réserva des chambres dans un petit village perché aux portes d'Ajaccio. Elle ne voulait pas rester en ville, il fallait sans attendre montrer à Pia les beautés de la montagne, pensait-elle. L'aspect banal du bâtiment qui manquait singulièrement de caractère ne la découragea pas, le petit balcon de sa chambre ancré face aux pentes bleutées du maquis suffit à l'enchanter. Marianne était tellement heureuse qu'elle ne songea guère à se préoccuper des réactions d'Antoine et de Pia. Il était impensable que son frère ne ressentît pas la même excitation qu'elle, immergé dans cet environnement, ils en étaient issus l'un et l'autre. Au dîner, ils mangèrent ce qu'il y avait, c'était simple et excellent, Marianne commanda une bouteille de patrimonio. Entre deux gorgées, elle posa les yeux sur le paysage qui s'enfonçait dans la densité du crépuscule.

Debout avant l'aube, Marianne regarda les étoiles pâlir et disparaître, l'obscurité refluer, cédant la place à un halo mauve qui produisait une étrange tonalité de cendre. Comme l'eau sur un lavis chasse la couleur vers l'extérieur, le ciel se débarrassa de sa noirceur, conservant encore des traces de pigment

lilas. Et la lumière, depuis la mer, poussa la nuit aux confins du monde. Le grillon se tut, le rossignol lança ses trilles, bientôt rejoint par un autre oiseau en un long dialogue coloré où chacun célébrait peut-être l'étonnement de n'avoir pas, pour un jour encore, été dévoré. Une nouvelle journée d'été s'ouvrait, triomphante. La couleur apparut enfin, le maquis retrouva son vert bleuté, des nuances atones qui ne tarderaient pas à poudrer sous l'intensité du soleil.

Marianne descendit de bonne heure, et commença à les attendre. Au bout d'un moment, comprenant qu'ils ne la rejoindraient pas avant longtemps, elle sortit faire un tour, quitta le village et prit le chemin qui montait vers la forêt. Ayant dépassé la fontaine où jouaient quelques enfants bien tôt levés, elle s'enfonça sous le couvert des châtaigniers. La fraîcheur humide de la terre l'enveloppa tout entière et elle oublia jusqu'au moindre détail de son existence ordinaire. Le craquement des feuilles sèches foulées par une présence animale invisible, les frottements, le grincement des branches agitées par un souffle ténu n'avaient rien d'inquiétant. Seule au milieu du peuple de la forêt, Marianne participait à son rituel matutinal. Elle marcha longtemps, guidée seulement par le murmure d'un ruisseau. Le soleil s'était levé et la chaleur montait du sol, exhalant les arômes terreux du chemin. Alors qu'elle commençait à avoir soif, elle fit une découverte qui l'enchantait. Au-dessus du sentier, de l'eau claire s'échappait d'une pierre creuse. Marianne grimpa sur le talus pour s'y pencher. Une mousse épaisse d'un vert tendre avait recouvert l'amoncellement de pierres, si bien qu'on pouvait imaginer que cette source jaillissant au milieu de la forêt fût un caprice de la nature. Le

regard de Marianne fut pourtant attiré par un reflet étrange. Entre les feuilles, le soleil venait cogner contre le tronc d'un immense châtaignier et quelque chose brillait. Elle s'approcha et découvrit, au creux d'une cavité, un petit verre délicatement posé afin que le passant puisse se rafraîchir. Éperdue de reconnaissance pour l'inconnu qui avait pris le temps de creuser le tronc de l'arbre, elle prit le verre, le remplit et le porta à ses lèvres.

Il était tard lorsqu'Antoine et Pia apparurent enfin, tout ensommeillés. Leurs sacs à la main, ils étaient déjà prêts à partir. Antoine voulut descendre à la plage pour se baigner, déjeuner dans une paillote et trouver un hôtel face à la mer. Marianne les suivit, bien que la côte, dans ce secteur, ne présentât pas un intérêt majeur à ses yeux.

Lorsqu'elle comprit que son frère souhaitait simplement aller de sa chambre à la plage, puis parcourir les alentours le soir à la recherche d'un restaurant où ils pourraient prolonger la soirée en dansant sur le sable, elle préféra les retrouver quelques jours plus tard avant de reprendre le bateau.

Marianne avait récupéré auprès de sa mère la clef de la maison dans l'idée de montrer à Pia d'où ils venaient, mais c'est finalement seule qu'elle monta au village. Sa mère tardant à s'engager avec elle sur le chemin de la transmission, Marianne avait depuis longtemps rassemblé seule les bribes d'une histoire familiale qui lui était parvenue par morceaux et qu'elle façonna à sa mesure. Des souvenirs, vécus ou seulement entendus, un souffle de nostalgie hérité d'une lignée de femmes, les traces rassurantes de ce qui n'est plus. Des habitudes empreintes de fidélité qui vous imposent de descendre chercher le gaz sur

le port, même si les bonbonnes sont arrivées au village depuis pas mal d'années. Il faut aller chez Giacomini. On dit même dans la famille que c'est un cousin, à moins que ce ne soit Alexandre le chauffeur de bus, on ne sait plus bien, mais il y a un lien, on ne va pas là par hasard. Des images, le motif de l'écorce d'un palmier en contre-jour, le soleil se reflétant sur l'eau du port, entre deux bateaux. La Corse en elle, ce n'est rien de construit, des fragments qui l'habitent et lui permettent d'être elle-même. Cela la tient debout, souvent.

Marianne a une approche topographique de l'univers. Où qu'elle soit, c'est d'abord sa place dans l'espace qu'elle repère avant de pouvoir agir.